

# Safi Martin Yé se libère avec Joséphine Baker

**SCÈNES** Femme et Noire, deux fois la cible des préjugés. A La Parfumerie à Genève, la comédienne métisse s'inspire de l'icône s'émanciper elle-même

MARIE-PIERRE GENECAND

«J'ai deux amours, mon pays et Paris!» Ce tube de Joséphine Baker, on l'entend à peine dans le spectacle de Safi Martin Yé. Juste quelques accents fugaces, à la fin. C'est que la comédienne métisse – sa maman est Valaisanne, son papa, le célèbre danseur et musicien Paco Yé, était Burkinabé – n'a pas souhaité faire un portrait linéaire de la meneuse de revue qui a brillé dans la résistance politique autant que sur les scènes de cabaret. Dans *Je brûle de Joséphine*, à voir à La Parfumerie, à Genève, avant Sion, Yverdon et La Chaux-de-Fonds, Safi Martin Yé s'est plutôt inspirée du feu de l'icône afro-américaine pour raconter sa propre émancipation. Joyeux et musical, le spectacle vibre d'une nécessité colère contre les préjugés paresseux et autres discriminations.

**Pour sublimer ou faire oublier la différence, la petite fille a choisi: elle amusera la galerie!**

Safi Martin Yé. Son premier solo, *Oasis*, débordait d'une telle énergie solaire que le portrait s'imposait. Il fallait comprendre à quelle source cette comédienne formée chez



Dans cette robe, Safi Martin Yé raconte le moment où Joséphine Baker a fini épuisée et écorchée sur scène. (LAUREN PASCHE)

Serge Martin puisait son entrain. La jeune femme a alors raconté son double ancrage, romand et africain, les soirées animées à Genève où son papa recevait jusqu'au bout de la nuit, puis sa retraite à Chamason, patrie de son grand-père, où elle fut la «première tambouriste femme et noire du Valais», au sein de la fanfare du village. Dans ce portrait, Safi Martin Yé disait ne pas avoir de «souvenirs douloureux» liés à son enfance.

Changement de ton dans *Je brûle de Joséphine*. Comme si le voile de

la pudeur s'était levé. Bien sûr, dans ce spectacle, on retrouve toute l'énergie farceuse d'*Oasis*, quand, les soirées animées à Genève où son papa recevait jusqu'au bout de la nuit, puis sa retraite à Chamason, patrie de son grand-père, où elle fut la «première tambouriste femme et noire du Valais», au sein de la fanfare du village. Dans ce portrait, Safi Martin Yé disait ne pas avoir de «souvenirs douloureux» liés à son enfance.

«Noir, très très noir, comme l'océan et très musclé». Mais la grimace n'est pas que joyeuse. Après avoir chanté façon petite fille *Si j'étais Blanche*, titre poignant dans lequel Joséphine Baker dit envier «le teint pâle des poupées», la comédienne se rappelle une anecdote cruelle. Elle a 8 ans, va à l'école à Sion. Un jour, l'enseignante propose aux élèves de composer un manège où chaque enfant prend sur son dos deux élèves plus petits et devient vache, cheval, cochon. Safi n'est jamais choisie et quand, à la fin,

l'enseignante l'impose comme monture aux derniers enfants servis, l'un deux s'écroule en hurlant qu'il ne veut pas «monter sur le dos d'une Noire». «C'est la première fois que j'ai compris que je n'avais pas la même couleur de peau», témoigne la comédienne, avant de se lancer dans des faces de folie: pour sublimer ou faire oublier la différence, la petite fille a choisi: elle amusera la galerie! Etre dans la lumière, vibrer fort, être libre aussi. Safi sait que cette différence lui a également donné des ailes.

Elle évoque un karaoké à Séoul, le marché de Ouagadougou, une plage à Bali. Personne ne m'a plus jamais enfermée, semble-t-elle clamer dans sa robe lamée, signée – comme tous les costumes, magnifiques – Samantha Landragin. Pourtant, le spectre du racisme ne lâche rien. Droit derrière, Safi raconte cet épisode sauvage qu'a connu Joséphine Baker, lors d'un tour de chant. Epuisée, la danseuse, alors dans la trentaine, demanda sa grâce au chef d'orchestre. Pour seule réponse, celui-ci augmenta la cadence et envoya sa proie au tapis, écorchée, blessée, humiliée.

**Même plus peur**

«Tu colonises mon corps, je ferai trembler tes racines», riposte la jeune artiste. Face aux abus, aux attouchements et aux regards libidineux qu'elle a essuyés en tant que femme et femme de couleur, Safi ne tremble plus. «Ma sensualité vous énerve-t-elle? Hors des cabanes honteuses de l'histoire, je m'élève», annonce la comédienne citant la poétesse Maya Angelou, après avoir livré une danse africaine effrénée sur la bande-son de Farafina, le groupe de son père. Dans un manteau frangé et ultra-coloré, elle convoque l'esprit mandingue. Forte de tous ses combats et du parcours héroïque de Joséphine Baker, sa «grande sœur», Safi Martin Yé n'a plus peur. ■

**Je brûle de Joséphine**, jusqu'au 2 février, La Parfumerie, Genève. Puis du 20 février au 7 mars, Teatro comico, Sion. Le 20 mars, L'Echandole, Yverdon-les-Bains. Les 1er et 2 avril, Centre culturel ABC, La Chaux-de-Fonds.

## Mozart pris en otage au Grand Théâtre

**LYRIQUE** La mutilation de «L'Enlèvement au sérail» accable. Luk Perceval enchaîne arbitrairement un texte à des fractions de partition pour illustrer sa vision de la vie

Sylvie Bonier  
@SylvieBonier

Que reste-t-il de *L'Enlèvement au sérail* de Mozart après le passage du metteur en scène Luk Perceval? A part des extraits musicaux dont Fabio Biondi et l'OSR offrent le meilleur possible, pas grand-chose. En fonction du tonitruant événement annoncé, on ne peut que citer Shakespeare: «much ado about nothing» (beaucoup de bruit pour rien). Un comble pour Mozart, qui dit beaucoup, sans bruit mais avec une musique sublime.

De quoi parle-t-on? D'abord d'un postulat. Le livret déclaré insuffisant par les équipes en jeu, sa suppression et une réécriture complète ont été autorisés. C'est un concept qui peut se défendre. Mais on est alors face à une tromperie, puisque le titre de *L'Enlèvement au sérail* reste placardé sur les affiches et les programmes du Grand Théâtre. Or il n'est plus question ici de l'œuvre annoncée, mais d'un spectacle utilisant des fragments mozartiens sur une histoire différente.

Onze airs, le quatuor coupé du deuxième acte et le récitatif et duo de Konstanze et Belmonte du troisième sont utilisés. Et pour répondre à une cohérence scénique, le lied K.390 *An die Hoffnung* et un fragment orchestral tiré d'*Ascanio in Alba* sont ajoutés. Il aurait donc fallu clairement renommer le projet, comme Peter Brook le fit par exemple pour ses magnifiques *Tragédie de Carmen* et *Impressions de Pelléas*.

Le livret a été confié à l'écrivaine turque Asli Erdogan, exilée après un emprisonnement pour ses prises de position contre le régime. L'idée avait du sens: cette compatriote tourmentée de Selim et Osmin était invitée à réinterpréter la célèbre turquerie du XVIIIe siècle. Mais son texte n'a pas été réalisé comme prévu.

**Un lien mince**

A la suite de différents problèmes, ce sont des morceaux du livre d'Asli Erdogan *Le Mandarin miraculeux* qui servent de substrat à la vision du metteur en scène Luk Perceval. Pour dire quoi? Le récit de l'écrivaine, à l'époque où elle travaillait au CERN de Genève, parle de solitude, de différence, du passage de la vie, de perte, de mort et de nostalgie, autant de thèmes que le Belge aborde de façon récurrente dans ses spectacles. Le lien avec *L'Enlèvement* est mince...

Pour la mise en forme, les monologues tirés du recueil autobiographique sont récités par des acteurs âgés, doubles des chanteurs jeunes, et diffusés par haut-parleur. Entre les airs. Mais parfois aussi en même temps, ce qui crée une cacophonie et écrase certains éléments.

Concernant le reste, la douzaine de rendez-vous chantés, accolés aux sujets parlés, prive la partition de narration linéaire. Exsangue et hachée, celle-ci se voit dévitalisée et désincarnée. Certes, un *Singspiel* manie séparément les mots et les notes. Mais avec un fil conducteur tissé serré entre eux.

Il ne s'agit pas de crier au scandale. Aujourd'hui, on attend des relectures d'opéra qu'elles sortent du cadre muséal et touchent au cœur battant de la vie. Qu'elles questionnent et ouvrent sur des découvertes ou des redimensionnements

exemplaires. Ici, la proposition se situe à la limite de l'imposture: là où une œuvre est subtilisée, déformée et se trouve réappropriée sans aucune considération pour les créateurs.

Avec ces ingrédients disparates, sans lien organique mais réunis de façon purement cérébrale, le rapt laisse un goût amer. D'autant plus que la lourdeur de certaines images désolées, comme Osmin, libidineux vieillard en chaise roulante ou piteux voyeur lors du mariage d'un Noir et d'une Blanche...

**Détournement de sens**

Domage pour la haute cage tournante en bois de Philip Bussmann. Elle offre de belles perspectives symboliques et une esthétique sobre sous quelques flocons de neige poétiques. Triste pour l'OSR et Fabio Biondi. Ils révèlent en fosse une grande sensualité musicale avec des nuances vivantes et sensibles, dans un rééquilibrage harmonieux des pupitres. Regrettable pour la verdeur des chanteurs. Deniz Delaere (Pedrillo), Nahuel di Pierro (Osmin) et Olga Pudova (Konstanze) dominent le quintette de solistes et attisent les sentiments. Le détournement de sens prive *L'Enlèvement* de son message humaniste. En supprimant le personnage du pacha Selim, incarnation de la clémence et de l'intelligence contre le fanatisme d'un Osmin transformé en misérable impuissant, la relecture s'avère d'autant plus incompréhensible que le sujet initial se révèle particulièrement porteur de nos jours. Mais les fantasmes de Luk Perceval sont visiblement trop personnels pour toucher à l'universel. ■

**Grand Théâtre** les 24, 26, 28, 30 janvier, 1er et 2 février. Rens: 022 322 50 50, www.gtg.ch

## A Lausanne, voyage au pays de l'absurde

**MUSÉE** Après un séjour à Bienne puis à Vevey, le Musée de l'absurde déménage au Flon. Imaginé par l'artiste Sandra Romy, ce petit cabinet de bois continue de célébrer l'étrange et le décalé. Et promet de renverser les perspectives

Virginie Nussbaum  
@Virginie\_Nb

C'est un espace d'exposition... de 12 mètres carrés. En soi, cette information suffit à interloquer – idéal, puisque c'est du Musée de l'absurde que l'on parle! Oui, il existe et rouvrira ses portes samedi au Flon. Bienvenue dans un mini-cabinet en bois, antre où l'étrange côtoie le comique et l'improbable.

«Rouvrira» car le musée, créé par l'artiste Sandra Romy, n'en est pas à son premier coup de folie. Né à Bienne en 2015, qu'il quittera quelques mois plus tard faute de financements, il s'établit ensuite à Vevey au sein d'un magasin de décoration, jusqu'à ce que le lieu se transforme en caveau pendant la Fête des Vignerons, le contraignant à déménager de nouveau.

C'est finalement à Lausanne qu'il a trouvé sa nouvelle maison. Un choix pas si absurde, puisque Sandra Romy y a grandi et étudié, à l'ECAL notamment. «A la base, j'avais imaginé un musée itinérant et, finalement, il le devient à mon insu!»

**Aberration de l'existence**

Pas de quoi décourager la directrice, donc: elle tient trop à sa bulle artistique décalée, conçue comme un contre-pied à certaines institutions où l'art est devenu trop rigide et mondain à son goût. Dans son musée, Sandra Romy veut remettre la création au centre et, surtout, refléter l'aberration de l'existence. «Tout est absurde, de la nourriture qu'on jette au climat et s'abru-

tissent sur internet. J'ai envie de faire réfléchir», conclut-elle, installée dans le «jardin du musée» – comprendre un petit gazon synthétique parsemé de fausses crottes de chien... couleur betterave. Comment se matérialise l'absurde façon Sandra Romy? Par des œuvres «surréalistes, décalées, qui font rire ou rêver». Après des manettes de jeu vidéo tricoteées ou des bouteilles de vin étiquetées façon cadavres exquis, le musée, raboté pour s'insérer à l'étage d'un bâtiment industriel de la rue de Genève, accueille les créations poético-énigmatiques de l'artiste vaudoise Andréanne Oberson.

**Pages au scalpel**

C'est une main trouée esquissée sur le mur, dans laquelle se dresse une silhouette féminine, qui attire d'abord le regard. Puis, en inspectant la pièce, on comprend mieux le nom de l'exposition, *Inside Out*: ou comment jouer avec les perspectives, les retourner. Sans gâcher la surprise, puisque le nombre d'œuvres est compté, disons qu'on y trouve aussi un miroir habilement placé, des livres qui exposent leurs entrailles (celles qu'on ne voit jamais) et un florilège de pages 306 orphelines qu'on a disséquées au scalpel pour révéler d'étranges poèmes.

Pour le reste, le vernissage est fixé à samedi, 17h07, avec hounous et *DJ set*. Plutôt que l'entrée, la sortie du musée sera payante et le prix laissé à l'appréciation des visiteurs. Espérant un soutien financier de la ville, Sandra Romy a en attendant prévu des cartes de membre, intitulées VAP – Very Absurd Person – et vendues 50 francs par an. En échange? «Une bise de ma part, rit la directrice. Et avec du rouge à lèvres!» ■

«**Inside Out**», Musée de l'absurde, rue de Genève 19, Lausanne. Vernissage sa 25 janvier à 17h07. Exposition à découvrir jusqu'en avril.